

Pascal Durand : « Le caricaturiste offre sinon la réalité, du moins l'illusion d'une liberté »

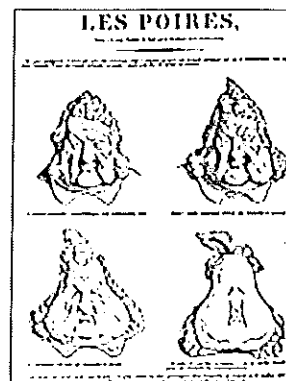
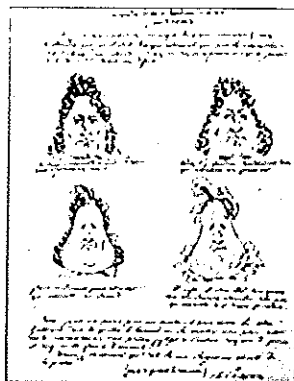
La recherche et la réflexion sur le monde des médias ne peuvent ignorer la place, les fonctions et les significations de la caricature. Pascal Durand, chargé de cours en Information et communication à l'Université de Liège, a dirigé différents travaux sur ce thème. Nous l'avons interrogé.

Quels ont été vos approches et vos angles d'attaque ?

La caricature ne constitue pas chez nous un objet de recherche spécifique comme tel, mais nous l'abordons dans nos cours et un mémoire d'excellente facture a été défendu ici sur Royer. Son auteur – Alexandra Vannerum – a abordé à la fois l'histoire et les lois de fonctionnement rhétoriques et sémiologiques de la caricature. Royer a un graphisme et des figures reconnaissables entre tous. Ce sont des structures immédiatement lisibles pour le plus grand nombre.

Sur l'ensemble du « paysage caricatural », quel est votre diagnostic ?

Aujourd'hui, je pense que le problème principal est celui de l'articulation entre la caricature et le discours rédactionnel de la plupart des journaux. La caricature est-elle vraiment un espace de liberté que se permet un journal ? Historiquement, elle s'est autonomisée de la sphère des beaux-arts quand Charles Philippon a lancé l'hebdomadaire La caricature. On connaît sa série de portraits où Louis-Philippe prenait de plus en plus la forme d'une poire, ce qui lui a valu un procès. Son argument était que le premier portrait ressemblait au personnage, que le deuxième portrait ressemblait au premier, le troisième au deuxième et ainsi de suite, de sorte qu'on pouvait dire que la poire finale ressemblait bien à Louis-Philippe.



Charles Philippon, les célèbres caricatures de Louis-Philippe.

Aujourd'hui, la tendance est de voir dans la caricature un espace de fronde, qui est d'ailleurs aussi présent dans l'audiovisuel avec Kroll en Belgique, les Guignols de l'info en France ou leurs équivalents dans d'autres pays. Plantu dans Le Monde ou Vadot dans Le Vif/L'Express apparaissent comme des soupapes de sécurité, dans des journaux assez compassés, pour exprimer ce que les articles ne peuvent pas dire...

Les caricaturistes pourraient-ils être des électrons libres, susceptibles de diffuser un message en contradiction avec celui du support où ils travaillent ?

Ce ne sont pas des électrons libres mais ils apparaissent comme tels dans des journaux qui, même s'ils se veulent indépendants, sont cadencés par des contraintes, pas spécialement politiques mais surtout économiques. Je sais bien que les rédactions s'efforcent de se protéger contre les intrusions des pouvoirs mais... C'est dans ce contexte que le caricaturiste exerce son métier. Il travaille sur les suggestions du rédacteur en chef, des chefs de service... ou bien il fournit plusieurs dessins entre lesquels on fait un choix. Or, comme l'a bien dit Wolinski, le caricaturiste est libre mais le rédacteur en chef ne l'est pas. Si une caricature déroge à la ligne du journal, le rédacteur en chef l'arrêtera et c'est normal. Ainsi peut-on dire que le caricaturiste offre sinon la réalité, du moins l'illusion d'une liberté.

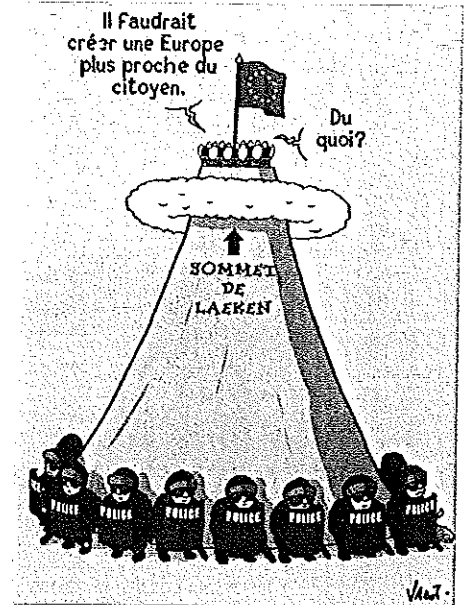
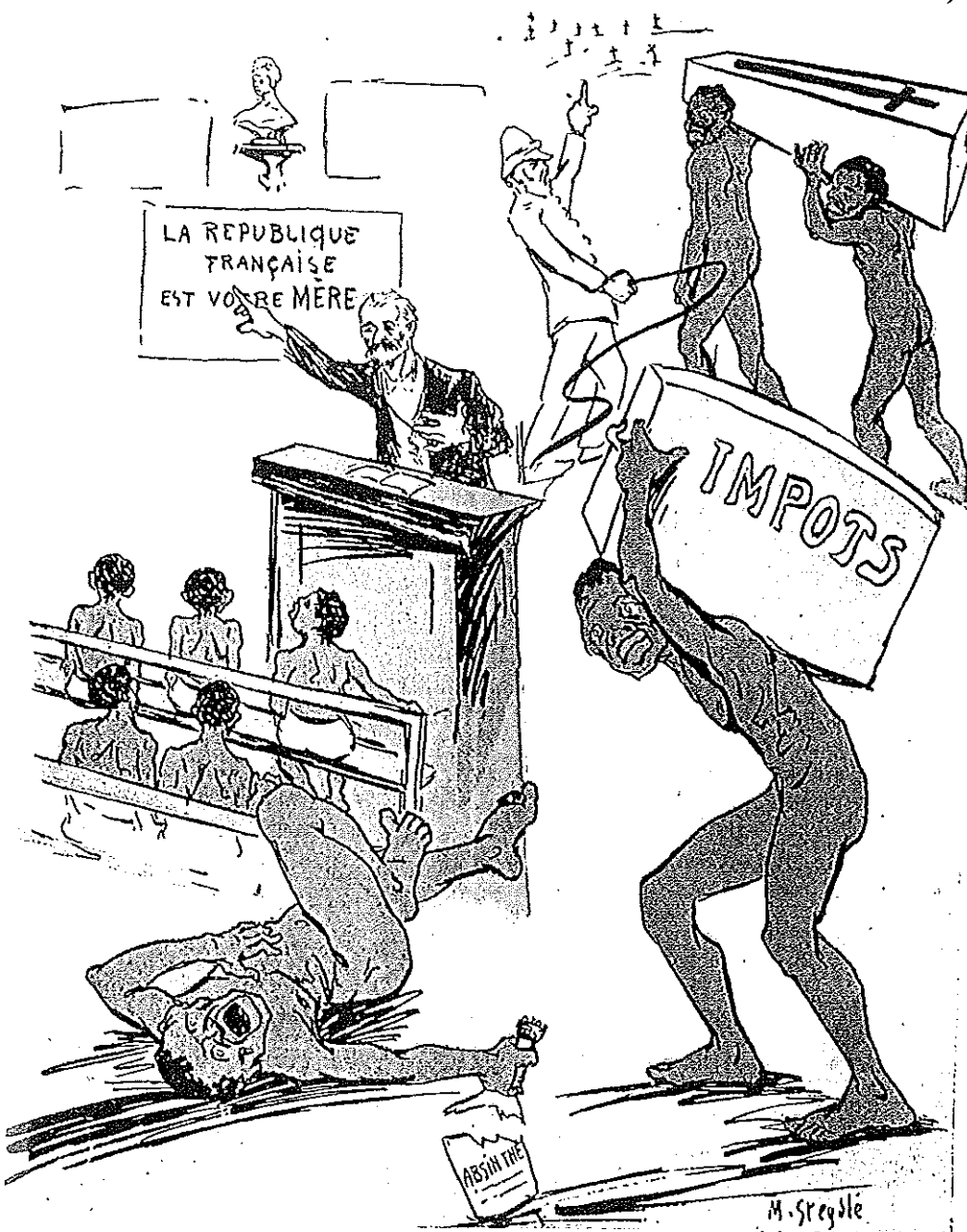
Comment nourrit-il cette illusion ?

Il peut venir, par exemple, avec des éléments qui cristallisent ou radicalisent la ligne rédactionnelle du journal. Sa liberté, en somme, est celle de dessiner tout haut ce que parfois le journal ne dit que tout bas. Même Plantu est critiqué par certains caricaturistes qui le jugent assez calmement consensuel. Et les Guignols sont apparus souvent comme des adjuvants des pouvoirs. Jean-Marie Messier, caricaturé sur sa propre chaîne, apparaît plutôt sympa. Et puis, quoi de pire pour un homme politique que d'être ignoré ?

Là où, au contraire, la caricature peut être d'une grande violence, insupportable, c'est envers des anonymes, des catégories de population stéréotypées. Charlie hebdo a fait une espèce d'anthologie des caricatures américaines consacrées au 11 septembre et à ses suites. On aurait pu s'attendre à un certain recul critique, à une liberté d'opinion, mais il n'en est rien : ces caricatures sont toutes patriotico-revanchardes, avec des islamistes représentés comme des rats, ce que la propagande du Troisième Reich faisait pour les Juifs.

Pour être reconnue, en somme, la caricature serait condamnée à ne refléter que la pensée la plus commune...

Il y a un minimum de routine qui est nécessaire pour être compris. L'humour est un exercice très difficile d'équilibre entre transgression et conformité.



Dessin de Vadot, *Le Vif/L'Express* du 14-20 décembre 2001.

peut-être pour rappeler à l'homme qu'il est une sorte d'animal évolué ou pour abaisser les grands personnages, à la manière de Montaigne quand il écrit que « si puissant qu'il soit, un roi est toujours assis sur son cul ».

Caricature-t-on différemment chez nous qu'ailleurs ? Y a-t-il une spécificité belge ou belge francophone ?

La Belgique a été un vivier de grands créateurs d'images. Nous sommes marqués par la tradition des arts graphiques, la tradition d'irrévérence surréaliste et l'influence de la bande dessinée. Mais nos caricaturistes, dans l'ensemble, restent assez timides, si on s'en tient à la presse démocratique. Même Royer, malgré son immense talent, manque un peu de punch. Le genre est tombé en désuétude en même temps que les journaux se sont dépolitisés, ce qui est regrettable. L'exception, c'est Kroll qui est peut-être aujourd'hui le grand caricaturiste belge quant au style et à l'irrévérence. Il s'exprime dans les publications les plus diverses ainsi qu'à la télévision et même à la radio par le texte (dans *La Semaine infernale*). Ce qui n'a pas d'équivalent chez nous, c'est *Charlie hebdo*, avec son antimondialisme un peu anar, qui s'inscrit dans une tradition remontant à *L'assiette au beurre*. C'est un des meilleurs journaux qui existent, avec un grand nombre de talents, où la liberté d'esprit souffle, dans les dessins plus encore que dans les textes. Et comme la publicité en est absente, ils peuvent se permettre une réelle irrévérence envers les groupes financiers. Qui, dans la presse soutenue par la publicité, oserait publier un article assassin contre Mercedes ?



Quelle est la part des changements et des constantes entre la caricature d'hier et celle d'aujourd'hui ? On est frappé par la permanence de certains procédés comme l'animalisation ou la végétalisation des personnages, par exemple.

Il y a une évolution, des époques et des styles. Jusqu'il y a trente ou quarante ans, le portrait était important (avec de grosses têtes sur des petits corps), alors qu'on travaille davantage aujourd'hui sur des modèles issus de la bande dessinée. La caricature a subi naguère l'influence des pseudo-sciences de la physiognomie, dont hérite la morphopsychologie, qui postulaient que les traits du visage sont indicatifs des traits de personnalité où peuvent se lire des passions animales. Si les figures animales ou végétales sont restées très présentes, c'est

Dessin de Cost., *Le Soir* du 13 novembre 2001.